Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 31 (1967)
Heft: 121-122

Buchbesprechung: Livres reçus : publications récentes

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

Collections. Publications en cours. Revues.

— Nous avons reçu le tome II de la belle *Crestomatia del español medieval* de Ramón Menéndez Pidal, achevée et révisée par Rafael Lapesa et Maria Soledad de Andrés, dont nous avons présenté le premier volume dans la *RLiR* 30, 1966, p. 223. Ce second volume va de la page 371 à la page 658, il comprend des textes numérotés 97 à 206, du XIVe et du XVe siècles. Il serait superflu de redire la valeur et l'intérêt de ce recueil.

— Poursuivant inlassablement sa collection de *Cynegetica*, M. Gunnar Tilander a publié, avec son habituelle précision de philologue, fin connaisseur du vocabulaire de la chasse, deux nouveaux fascicules :

Traité de fauconnerie italien inconnu (*Cynegetica XIII*, Karlshamn, 1966, 108 pages).

Traduccion española de Dancus Rex y Guillelmus Falconarius, publicada segun el manusvrito escurialense V-II-19 de la segunda mitad del siglo XIII (*Cynegetica XIV*, Karlshamn, 1966, 48 pages).

— Ont paru :

Dans la collection des thèses de l'Université de Bonn : Henrik Heger, *Die Mélancolie bei den französischen Lyrikern des Spätmittelalters*. Romanisches Seminar der Universität Bonn, Bonn, 1967, 277 pages.

Dans les Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki : tome XXX, Pakka Katara, *Das französisches Lehngut in mittelniederdeutschen Denkmälern von 1300 bis 1600*. Helsinki, 1966, 529 pages.

— Les volumes X et XI des *Estudis Romànics* publiés par M. R. Aramon i Serra, forment un recueil jubilaire : *Estudis de literatura catalana oferts à Jordi Rubió i Balaguer en el seu setanta-cinquiè aniversari*, Barcelone, 1962-1967, 313 et 329 pages. Ils contiennent une quarantaine de mémoires.

— Nous assistons depuis quelques années à un développement très important des études de linguistique romane en Roumanie. Il ne se passe guère de mois qui ne nous apporte de nouvelles publications. Je veux au moins citer celles qui se trouvent encore sur ma table :

Iorgu Iordan et Maria Manoliu, *Introducere in linguistică romanică*, Bucureşti, 1965, 296 pages.

Constant Maneca, *Dictionar de neologisme*, Bucureşti, 1966, 766 pages.

La Revue roumaine de linguistique permet aux Français qui ne sont pas suffisamment familiarisés avec la langue roumaine d'être au courant des principaux travaux de leurs collègues roumains. On y trouve aussi des comptes rendus d'ouvrages français. Le fascicule nº 6 de 1966 contient sous le titre « Le francoprovençal dans la Revue de linguis-

tique romane » (p. 567-571) une revue très intelligente des travaux récents consacrés au francoprovençal et publiés dans la *RLiR*. La signataire, Mlle Sanda REINHEIMER, est aussi l'auteur, avec M. Marius SALA, d'une importante bibliographie francoprovençale que notre revue publiera cette année.

P. G.

— *Cahiers de Lexicologie*, publiés par B. QUEMADA. nº 9, 1966 (II). Didier-Larousse, Paris. — Ce nouveau numéro des *Cahiers de Lexicologie* offre à ses lecteurs d'abord un article très important de Mme BLANCHE-BENVENISTE et de M. CHERVEL : « Recherches sur le syntagme substantif ». (p. 3-37). Ces recherches, dit une note, ont été menées par un groupe de travail qui s'est constitué à Aix-en-Provence. Devant la complexité du sujet et la difficulté de décrire totalement le substantif, les auteurs ont restreint leur champ d'observation. Ils se sont limités à l'étude du substantif sujet placé devant le verbe dans un énoncé « lié » remplissant une fonction de communication. Cette étude n'est pas basée sur des dépouillements exhaustifs, mais sur des exemples tirés des grammaires, des dictionnaires ou retenus d'une lecture ; ils appartiennent à la langue littéraire comme à la langue quotidienne contemporaines. La conclusion de ces recherches minutieuses et habilement conduites est la suivante : « Il nous semble que toute analyse du substantif doit mettre en rapport la structure de son signifié avec son comportement syntaxique. C'est ce rapport que nous avons essayé de souligner tout au long de cette étude, persuadés qu'il doit livrer la clé du problème de l'actualisation. »

En second lieu, figure la première partie d'une étude intitulée : « Structure d'une théorie sémantique avec application au français. » Il s'agit d'un article publié dans la Revue *Language* par MM. KATZ et J. A. Fodor (Boston), traduit en français, et dans lequel le traducteur a substitué aux exemples en anglais du texte original, des exemples en français (p. 39-72). Le but poursuivi est clairement défini : « La forme abstraite d'une théorie sémantique sera caractérisée par une métathéorie qui répondra à des questions comme : Quel est le domaine d'une théorie sémantique ? Quels sont ses buts descriptifs et explicatifs ? Quels mécanismes emploie-t-on pour atteindre ces buts ? Quels sont les contraintes empiriques et méthodologiques qui pèsent sur une théorie sémantique ? » Pour répondre à ces questions, les auteurs se proposent de décrire la structure d'une théorie sémantique de l'anglais (qui devient ici celle du français), pour voir si elle s'applique aux théories sémantiques des langues proches et des langues plus lointaines de la langue considérée.

Nous trouvons ensuite sous la plume de M. H. JOSSELSON (Wayne State University) un article sur l'automatisation en Lexicographie, « Automatization of Lexicography » (p. 73-87). L'auteur présente les résultats de recherches, à partir du Dictionnaire de la langue russe, sur l'état actuel de l'automatisation et les perspectives qu'elle ouvre pour l'avenir.

Parmi les « Travaux en Cours » nous est présenté un rapport très détaillé, signé F. BAKOS, sur « La Lexicographie hongroise d'aujourd'hui » (p. 89-101). Trois catégories de Dictionnaires sont en cours d'élaboration : grand dictionnaire, de caractère nettement scientifique, dictionnaire de type général informant des problèmes de langue et dictionnaire usuel.

Sous la rubrique « Études et Comptes rendus » se place d'abord l'article de M. J. DUBOIS :

« Les problèmes du Vocabulaire technique » (p. 103-112). Prenant comme point de départ les deux thèses récentes de M. Louis Guilbert consacrées à « la Formation du Vocabulaire de l'aviation » et à une « Enquête sur le vocabulaire de l'astronautique à travers la presse d'information à l'occasion de cinq exploits de cosmonautes », l'auteur examine un certain nombre de problèmes ainsi posés par le vocabulaire technique en général. Ensuite se place une étude de M. P. GILBERT (Sarrebrück) sur « Les citations d'auteurs dans le Dictionnaire de Paul Robert ». C'est une étude de statistique linguistique comparative dans la ligne des travaux de M. Ch. Muller (p. 113-121).

Cette brève revue descriptive montre au moins que l'intérêt des *Cahiers de Lexicologie* se maintient toujours aussi évident et que le champ des recherches s'élargit encore.

J. BOURGUIGNON.

COMPTES RENDUS.

Johannes HUBSCHMID, *Thesaurus Praeromanicus*, Faszikel 1 (Bern, 1963), p. 96 ; 2 (Bern, 1965), p. 168.

Per avere una visione panoramica della nuova opera dello H., riteniamo opportuno riprodurre l'indice dei due fascicoli :

Einleitung. — I. Romanische, baskische, lateinische und griechische *p*-Suffixe vorindogermanischen Ursprungs : 1. Diminutivbildungen, besonders Tiernamen ; 2. Tiernamen, Personen- und Völkernamen ; 3. Kleine Pflanzenteile, Abfälle usw. ; 4. Weitere Diminutiv- und Peiorativbildungen ; 5. Pflanzen und Pflanzenteile ; 6. Toponomastische Appellative und Ortsnamen ; 7. Werkzeuge und Gefässe. — II. Luwische, hethitische und karthwelische *p*-Suffixe und das Problem des hispano-kaukasischen Substrates. — III. Inselkeltische k^w- und gallische *p*-Suffixe ? — IV. Ergebnisse.- Register.

Vorwort. — Erster Teil : Probleme der baskischen Lautlehre und Etymologie : I. Das Baskische : Bibliographie, Erläuterungen und Abkürzungen. — II. Allgemein baskischer Lautwandel : 1. Der Schwund des *-n-* ; 2. Der Wandel von *we* > *e* in bask. *ezker*. — III. Bedingter und dialektaler Lautwandel : 1. Der Schwund von bask. *-rr* und *-r* in Ableitungen und in der Komposition : *lurta* > *luta* ; 2. Der Wandel von bask. *u* > *i* : *zulo* > *zilo*. — IV. Expressive Lauterscheinungen und sonstige Varianten. — V. Bask. und vorrom. *k-* : 1. Lateinische und romanische Lehnwörter ; 2. Bask. *k-* > *g-* in einheimischen Wörtern und vorrom. *k-* > *g-* ; 3. Erhaltenes bask. *k-* ; 4. Der Schwund von bask. *k-* ; 5. Erklärungsversuche der divergierenden Lautentwicklungen. — VI. Widerlegung baskischer Etymologien G. Michelenas durch innerbaskische Sprachvergleichung und durch vorromanische Entsprechungen : 1. *moko*, *mokor*, *mukur* ; 2. *mak(h)ur* und *koskol* ; 3. *bi(h)ur*, *bigur* ; 4. *maguri* und *marubi*, *malubi* ; 5. *barruti* ; 6. *zapar* und *gapar*. — Zweiter Teil : Geschichte und Kritik der baskisch-vorromanischen und der baskisch-mediterranen Wortforschung : VII. Vorromanische Elemente im Baskischen. — VIII. Kritik der baskisch-(vor)lateinischen und der baskisch-mediterranen Etymologien : A. Anfänge der Forschung ; B. Die Forschungen von V. Bertoldi ; C. Die Forschungen von Giovanni Alessio. — IX. Ergebnisse : 1. Die fremde Forschung ; 2. Das Baskische und kaukasische Sprachen ; 3. Das Baskische und das vorindogermanische Substrat, besonders in Gallien. — Index : 1. Wörter ; 2. Lautliches ; 3. Präfixe ; 4. Suffixe, Postpositionen.

In questa, dove appaiono condensati i frutti di una decennale esperienza acquisita nel campo dell'indagine etimologica sul sostrato mediterraneo, possiamo in generale rilevare gli stessi meriti e demeriti messi in luce nelle recensioni da noi fatte di altre opere dello stesso Autore, per es. *Alpenwörter romanischen und vorromanischen Ursprungs* (Bern, 1951), in *Arch. Alto Adige* XLVI (1952), p. 547-571 (*Parole oscure del territorio alpino*), *Sardische Studien* (Bern, 1953), nella stessa rivista XLIX (1955), p. 409-442, *Mediterrane Substrate* (Bern, 1960), in *Studi Etr.* XXIX (1961), p. 362-379, *Substratprobleme* (Bern, 1961), nella stessa rivista XXXIX (1966), p. 441-451. Dobbiamo, però, riconoscere in quest'ultimo lavoro dello H. una maggiore organicità ed una maggiore consapevolezza delle difficoltà di muoversi in un campo così denso di pericoli. Non vi leggiamo errori grossolani come quello da noi rilevato altrove di attribuire al sostrato riflessi di voci latine, per es. di *crīnis*.

Ci sembra, inoltre, che lo H. non abbia tenuto in alcun conto il nostro sforzo di distinguere nell'area mediterranea uno strato egeo-tirrenico da quello balcanico, dal quale procede la lingua dei Siculi-Sicani e quella dei Liguri (cfr. specialmente i nostri lavori *Apulia et Calabria nel quadro della toponomastica mediterranea*, in *Atti VII Congresso Internaz. di Scienze Onomastiche* I 1962, p. 65-129; *Mediterranei ed Italici nell'Italia centrale*, in *Studi Etr.* XXIX (1961), p. 191-217; *Fortune della grecità linguistica in Sicilia*, in *Kokalos* X-XI (1964-1965), p. 301-312), strati che per noi presentano una fisionomia che ce li fa nettamente distinguere dal basco, che, come è noto, rappresenta l'unica sopravvivenza delle antiche lingue pre-indoeuropee della vecchia Europa. Il basco, infatti, si rivela strutturalmente ben diverso dall'etrusco, dal retico, dal lemnio, quali conosciamo attraverso la documentazione epigrafica, per cui quello che il basco sembra avere lessicalmente in comune coi relitti antichi e moderni degli strati egeo-tirrenico e ligure-siculo-sicano è per noi da attribuire ad influsso di quel sostrato che i Liguri introdussero con la loro trasmigrazione nell'Europa occidentale, a Sud anche al di là della catena montuosa dei Pirenei, dove essi si spinsero almeno fino al fiume Σικανός, al confine del paese dei Tartessi.

Ai Liguri vanno ascritti quegli *Aquitānī* che ancora Cesare teneva distinti dai Galli o Celti, cioé da quelle popolazioni che portarono l'indoeuropeo al di là del Reno.

Non sarà un puro caso che il nome degli *Aquitānī* concordi per la base con quello del centro di *Aquincum* nel territorio degli Aravisci della Pannonia (da confrontare con quello dei celtiberi Aravaci, per cui vedi Alessio, in *Studi Etr.* XXXIII (1965), p. 704 sg. e n. 21) sulla destra del Danubio, che presenta l'identica formante che vediamo nel nome ligure del Po (*Bodincus*), base che potrebbe essere identica a quella che appare nel medit. **aiquo–*, documentato nel lessico latino (*aequus*) e in toponimi ed etnici (Alessio, in *Studi Etr.* XXV (1957), p. 638 sgg.), con quell'alternanza *ai/a* che dal sostrato passò anche al messapico. In questa eventualità il nome degli *Aquitānī* si riferirebbe agli abitanti della zona pianeggiante rispetto a quelli della catena montuosa dei Pirenei; cfr. per la semantica *Chianoti*, gli abitanti della Pianura (*a Chiana*) di Gioia Tauro in Calabria.

Nella duplice denominazione, quella romanza *basco* (fr. *basque*, sp. *vasco*) e quella indigena *euska-ra*, *uska-ra* o *eskua-ra*, forme avverbiali in *-ra* col significato di *Vasconicē* (sp. *vascuence*), formato come *Rōmānicē* (fr. ant. *romanz*), si devono vedere rispettivamente i nomi etnici *Vasconēs* della *Hispānia Tarracōnēnsis* e degli *Auscī* dell' *Aquitānia*.

Dal primo procedono anche i nomi dei moderni *Guasconi* della *Guascogna* (*Vasconia*).

Il nome degli *Auscī* potrebbe essere connesso con la base idronimica **aus-* ben documentata in Italia ed anche nella Balcania, mentre non siamo sicuri se il nome dei *Vasconēs* può essere associato a quello del centro *Bascontum*, che presenta una formante ben diffusa nell'area ligure-siculo-sicana (cfr. Alessio, *Oplontis*, in *Studi Etr.* XXXIII (1965), p. 699-724). D'altra parte, *Bascontum* richiama, da un lato, il basco *baso* « bosque » e, dall'altro, il nome del *Basento* = *Basento amne* (Iordan., *Get.* 158), *Basentum amnem* (Paul. Diac., *hist. Rom.* XII 14), *Basentius defluus et omni gravitate fecundus, propter quod graece Basintos quasi badizon sintomos appellatur* (Guido 29) della Basiliticata, a torto identificato (H. Krahe, in *ZNF.* XV (1939), p. 76, 79) col *Casuentus* fl. (Plin., *n. h.*, III 97), dal quale foneticamente non può dipendere. Altre concordanze tra toponimi della antica Lucania con quelli della antica Iberia, per es. *Mendicolēius* (*Tab. Peut.*) con Μενδικουλήϊα, spiegato dal basco *mendi* « monte », al quale va ascritto anche il nome di *Mendicino* (Cosenza), identificabile con Μενεκίνη, πόλις Οἰνώτρων ἐν μεσογείᾳ (Hecat. apud Steph. Byz.), ci hanno convinto che nel basco si deve scorgere una componente ligure, pur non potendo per il momento decidere se questa abbia agito come sostrato o come parastrato. La cosa del resto non sorprende perché il basco, appartenente ad un'area isolata, ci ha conservato prestiti dal latino, forse anche dal celtico o eventualmente dal gallo-latino. Il fenomeno non meraviglia, perché anche nell'area conservatrice dell'oasi romaica bovese abbiamo potuto rilevare la presenza di relitti latini (per es. *cabbuina* « borragine », dal lat. *lingua bovīna*) che hanno scarsa o nulla risonanza nei dialetti romanzi del nostro Mezzogiorno, e lo stesso si verifica per l'oasi romaica otrantina.

Ci è sembrato, perciò, legittimo usare il basco non solo per spiegare, come ha fatto altri, toponimi dell'Iberia, ma anche nomi di luogo dell'Italia di sostrato ligure siculo-sicano. Per limitarci a portare un esempio non preso in considerazione dallo H. ricordiamo il top. abr. *Opi* = medioev. *Opis* e l'etnico campano gr. Ὀπικοί, corrispondente al latino *Oscī* (*Obscī*, *Opscī*) in relazione agli abitanti della conca campana, messo da noi in relazione col basco *obi* « concavidad » in contrapposizione ai *Volscī*, gli abitanti delle alture limitrofe (da un anteriore **Vels-skoi*) e ai *Tuscī*, gli abitanti delle roccheforti (da un anteriore **Turs-skoi* : (pre)gr. τύρσις) ; cfr. Alessio, *Apulia et Calabria...*, cit. p. 80 e n. 30.

Indubbie concordanze lessicali e specialmente morfologiche, da tempo rilevate da altri studiosi, esistenti tra il basco, il berbero e il paleosardo, ci consigliano di considerare il fondo ereditario del basco stesso come nettamente distinto sia dal gruppo linguistico ligure-siculo-sicano, sia da quello egeo-tirrenico.

La nostra visione della stratificazione linguistica nel bacino del Mediterraneo è notevolmente differente da quella che possiamo intravedere negli scritti del collega svizzero, compreso il suo ultimo lavoro che, purtroppo, non possiamo che esaminare superficialmente.

Il difetto metodologico che caratterizza l'opera dello H., e che probabilmente affonda e sue radici nel monogenista Trombetti, è quello di mettere sullo stesso piano voci cronologicamente molto lontane, preoccupandosi soltanto del loro aspetto esteriore. Egli opera come chi, non conoscendo la storia delle voci it. *battistèro*, *ministèro* o *manièra*, *trincèra* e simili, decretasse l'identità della loro formazione. Lo stesso diremo per quello che riguarda l'evoluzione semantica e il giuoco dell'etimologia popolare. Se,

per es., ci trovassimo in presenza del calabr. merid. (Molochio) *mussulucu* « labbrata, ceffone », senza conoscere l'accezione delle forme parallele *misulucu*, *musulucu*, *musulupu*, *mussulupu*, *musulucru* « formaggio fatto cogli ultimi residui della pasta », e non sapessimo che queste voci risalgono indubbiamente all'ar. *maslūq* « cotto », potremmo essere indotti a vedere nel primo un derivato del calabr. *mussu* « muso, bocca », al quale è stato raccostato solo paretimologicamente.

Non diversamente procede lo H. a proposito del tipo it. dial. *salippo* « cavalletta » « grillo », che dalle coste del Salento rimonta lungo l'Adriatico, addentrandosi profondamente nella parte continentale dell'Italia centro-settentrionale, voce ritenuta in base all'uscita confrontabile col tipo toponomastico *Baesippō*, *Collippō*, *Irippō*, *Olisipō*, *Orippō*, ecc. della Penisola iberica, di origine preindoeuropea. Orbene, abbiamo mostrato (in *Arch. Glott. It.* XXXI (1939), p. 13-48) che alla base di questo sta un lat. region. **salippus*, rifacimento di un composto greco con ἁλι- « mare » e ἵππος « cavallo » = ἱππόκαμπος « *caballiō marīnus* », passato ad indicare prima la locusta marina e poi quella terrestre, cioé la « cavalletta ». Sentito di poi come un composto imperativale con il lat. *salīre* « saltare », sostituito dall'iterativo, *saltāre*, possiamo spiegare l'umbro *saltalippo*, ecc. Che la voce in questione si sia diffusa dall'Italia meridionale è del resto mostrato dal personale *Bartolomeo Salippe*, documentato già nel 1278. Da questo procede anche il lecc. *salippicu* « specie di crescione, nome di un'erba che cresce vicino al mare », così chiamato, piuttosto che per il colore, che richiama quello della *locusta viridis*, per le foglie di sapore piccante come il *sale*. Per l'evoluzione di significato di **salippus*, cfr. il nome degli *scampi* dell'alto Adriatico, da mettere in relazione con la glossa *cappas* : *marinos equos Graeci a flexu posteriorum partium appellant* (Paul.-Fest., p. 14 M.) = *hippocampus*, e vedi quanto abbiamo scritto a proposito del lat. *oclopeta* (*Hapax legomena ed altre cruces in Petronio*, p. 201 sgg.), anch' esso di origine greca. Tutto questo è naturalmente ignorato dallo H., che raffronta morfologicamente l'umbro *saléppako* niente di meno con lo sp. *galápago* « testuggine » per la struttura.

Con la stessa disinvoltura lo H. (I, p. 13) confronta per l'uscita il sardo *attiliβirke*, *θilipirke*, ecc. « cavalletta » col calabr. merid. *ʒinirku*, *-èrcu* « avaro », ma anche questa volta è facile mostrare che le prime voci, come appare dalla variante *attiliβiske*, continuano un lat. region. **attelebiscus*, dal diminutivo greco in -ίσκος di ἀττέλεβος « cavalletta », deformato dall'onomatopea (Alessio, in *Arch. Glott. It.* XXXI, p. 14 sg.), e che le seconde (anche del sic.) sono state estratte dal nap. *arʒënëcusë* « spilorcio », *arʒënëcaría* « spilorceria » (da *arʒènëchë* « arsenico »), come aveva intuito già il Maccarrone (in *Arch. Glott. It.* XXIX, p. 30), al quale però è sfuggito che si tratta di deformazioni paretimologiche dei riflessi del personale *Seneca*, donde, per es., il calabr. *sènicu* « sordido » (Rohlfs, *Diʒ.* II, p. 263), ecc.

Una formante in *-ipa* vede lo H. (I, p. 91) nel sic. *silipu* (top. ant. *Sylipa*, a. 1094), calabr. *silipu*, *-a*, *silapu*, luc. *silipu*, *silicu*, bov. *silipari* « una graminacea (*andropogon hirtus* [non *hirtum* !]) », sorretto dai toponimi calabr. *Silipu*, *-a*, *-i*, *-ari*, *Silipà* (collettivo bizantino in -ᾶς), cfr. εἰς τόπον ἐπιλεγόμενον σιληπὰν, presso Stilo, già nel 1176 (Alessio, *STC.* 3671, 3672). Alla base di questo fitonimo sta per noi il lat. *sil(l)ybum* (dal (pre)gr. σίλλυβον « *silybum Marianum* »), con un assordimento della consonante della sillaba finale in voci sdrucciole, caratteristico dei dialetti meridionali (cfr. *Jàcopo* da Lentino, da *Iacōbus*), che si rileva sporadicamente in altre voci, per es. nel lat. *Canōpus* (gr. Κάνωβος),

città dell'Egitto, *cannapus*, *-a* (it. *cànape*) per *cannabis* (gr. κάνναβις), ecc. Anche se hanno torto il Pellegrini, Morosi, Marzano, Penzig, che spiegano *silipu* come « specie di cardo » « cardo selvatico » « rovo (*rubus fruticosus*) », lo spostamento semantico attraverso il concetto di « pianta che punge » (cfr. l'appellativo linneano *hirtus*) non ci sorprende, perché ne vediamo ancora più strabilianti nel campo della fitonomastica popolare (cfr. a proposito di *lauriō* « *serpyllum* » quanto abbiamo scritto in *Atti Accad. Pontaniana*, n. s., XIII (1963-64), p. 29 sgg). A conferma della nostra spiegazione sta anche la grafia etimologica *Sylipa* (leggi *Silypa*) dei documenti.

Che *silipu* abbia appartenuto al sostrato mediterraneo è reso improbabile sia dalla base **sil-*, che ha valore idronimico (cfr. *Siler*, Σῖλαρος, il *Sele* : *siler* « specie di vimine, che cresce lungo i fiumi »), sia dalla formante, che non sembra aver riscontro nella toponomastica antica del nostro Mezzogiorno. Infatti, per noi, *Centuripae* (Sicilia) è un rifacimento locale (siculo) del nome mitologico gr. Κένταυρος ἵππος (cfr. Ἱπποκένταυρος) allo stesso modo che l'autentico *Arpī* (Apulia), inseparabile da *Arpīnum*, diventa nella tradizione greca Ἄργος Ἵππιον, Ἀργυροίππειον, Ἀργύριππα e in quella latina *Argyrip(p)a* (vedi anche Krahe, in *ZONF.* V (1929) p. 5 sg.).

Di errori del genere l'opera dello H. ne contiene a decine, ma non desideriamo infierire contro chi ha indubbie benemerenze nel campo dell'indagine sul sostrato mediterraneo.

Egli comunque opera con la stessa faciloneria di chi traesse il top. Ἱππώνιον dal gr. ἱππών « stalla per cavalli », ignorando la forma della tradizione latina *Vībō*, che ci riporta ad una base mediterranea che indica la « gru » (cfr. (pre)lat. *vīpiō/vībiō*, *vībia*, ecc.) o di chi traesse (come il Rohlfs) *Gerace* (Ἱέραξ dei documentati bizantini) dal nome greco dello « sparviero », senza sapere che questo poggia in effetti su *Fānum Sanctae Cyriacae* (Alessio, *La stratificazione linguistica dell'Italia in base ai dati offerti dalla toponomastica*, Napoli 1959, p. 17 sgg.).

Passando al secondo fascicolo, pur non avendo una specifica conoscenza della fonetica dei dialetti baschi, mentre è incontroverso il dileguo di *-n-* in posizione intervocalica, che si riscontra anche nel portoghese (cfr. *Lisboa*, da *Olisipō*, *-ōna*), e che potrebbe rappresentare un fatto di sostrato, nutriamo seri dubbi sull'evoluzione del dittongo basco *-we-* > *-e-* in base all'equazione *ezker* : galiz., port. *esquerdo*. Ci maraviglia, invece, di non trovare messo in evidenza il fenomeno del rotacismo di *-l-* intervocalico (per. es., basco *berun* : lat. *plumbum* : gr. βόλυμος/βόλιμος, basco *edur* « neve » : Ἐδούλιον ὄρος, ecc.), fenomeno che ha riscontro, non solo in dialetti Italiani settentrionali di sostrato ligure, ma anche nel rumeno (Alessio, in *Giornale It. Filologia* XVI (1963), p. 186) e che per questo saremmo propensi ad attribuire all'influsso di quell'elemento ligure, che si manifesta evidente, come abbiamo detto, nel lessico basco.

Il secondo fascicolo si conclude con una critica a ragguagli mediterranei proposti da Vittorio Bertoldi e da chi scrive.

In effetti, nelle opere pur cosí suggestive del Bertoldi vi è più orpello che oro, come abbiamo potuto dimostrare nei nostri lavori. Non privo di geniali intuizioni, il suo dispregio per la filologia e le sue superficiali conoscenze di fonetica l'hanno indotto a commettere errori talvolta grossolani. Ne fan fede, per citare qualche esempio, il suo tentativo del tutto fallito di tener separato il latino *sūber* dal greco di Sicilia σῦφαρ, (Alessio, *I Subertānī dell'Etruria..*, in *Atti Accad. Pontaniana*, n. s., IX (1959-60), p. 293-321) o la sua interpretazione dell'aquit.-lat. *arrugia* con la fonetica del basco, donde

la sua ricostruzione di una forma parallela **rugia* per spiegare il tipo it. sett. *la roggia* (dal lat. *illa arrugia*), mentre si tratta indubbiamente di voce del sostrato balcanico, come mostrano il serbo *jaruga* e il composto καλ-αρρυγαί·τάφροι. Μακεδόνες (Hes.); cfr. Alessio, in *Arch. Alto Adige* XLIX (1955), p. 425 sgg.).

Le critiche, che lo H. fa ad alcune etimologie del Bertoldi, sono quindi, almeno in parte fondate, ma non sono in generale preferibili le soluzioni da lui proposte. Lo stesso diremo per le critiche che lo H. muove ad alcune delle nostre proposte etimologiche, riesumando anche alcune di queste da tempo abbandonate. Non possiamo francamente dargli torto quando, per es., non accetta la nostra vecchia analisi dell'aquit.-lat. *tascōnium* « *terra alba similis argillae, ex qua catini fiunt* », che presuppone una base **tasc-*, del tutto isolata, ma verosimilmente ascrivibile allo strato ligure.

Anche in altri casi nei quali le nostre proposte etimologiche possono apparire azzardate, le equazioni da noi prospettate non sono teoricamente insostenibili. Ci riferiamo, per es., ai riflessi del lat. medioev. *maucus*, documentato fin dal 1048 in un diploma di Amalfi (*dabant... medietatem infra cicercle et mauci*), come abbiamo segnalato in *Romania*, Napoli 1962, p. 63, che lo H. dimentica di citare, voce attestata, oltre che nell'Irpinia, in parte dell'Italia centrale (Marche, Toscana : *fave e mochi* in Cene della Chitarra) e settentrionale (Liguria, Piemonte, Emilia). Ora, siccome la voce propriamente toscana per indicare l'*ervum ervilia* è *lèro*, che continua il lat. *ervum/erum* (Glosse) in nesso col gr. ἐρέβινθος (vedi *DEI* III, p. 2208), per cui *moco* potrebbe ben esser considerato un prestito antico dall'emiliano (come tanti altri nomi di pianta), a questa coppia egeo-tirrenica si opporrebbe *maucus*, che ci sembra, per l'area di diffusione, un relitto ligure-siculo-sicano, rendendo legittimo il confronto col basco *mauki* « hierba de San Bonifacio », anche se si tratta di una pianta botanicamente distinta, l'identità formale non puó non esser presa in considerazione. Foneticamente inammissibile ci sembra invece il confronto di *mauki* col guip. *uki* « fruto del madroño », bisc. *auki* « muérdago » (II, p. 105).

Lo stesso diremo per la nostra equazione basco *olo* « avena » : lat. *lolium* (e cfr. anche *lollīgō*), ai quali potremmo aggiungere il gr. λολλα, nome di pianta non identificata (IV sec., *Papiri*). Come possiamo escludere in maniera perentoria che in *olo* non sia entrato in giuoco il fenomeno di dissimilazione che vediamo nel tardo *iolium* (IX sec.), donde l'it. *giòglio* (anche dei dialetti meridionali), ecc. (per assimilazione si spiegano lo sp. *joyo*, port. *joio*) ? Lo H. preferisce pensare ad una base espressiva (II, p. 108) e lo lasciamo nella sua convinzione.

Lo H. (II, p. 106) trova anche da ridire sulla nostra equazione basco *goi* « altura » (da **goni*) : (pre)gr. γονώνη·ὀρίγανον, in una glossa adespota di Esichio, nonostante che la voce greca (con la variante ὀρείγανον) ci riporti direttamente o indirettamente (attraverso un'etimologia popolare) ad ὄρος « monte ». Non vorremmo escludere che si tratti di un relitto del sostrato ligure nel greco massaliota (come certamente ἄκαστος = σφένδαμνος, Hes.), dato che le formazioni in *-ōna* appartengono anche a quest'area. Fenicia sarebbe la glossa γόνα·τὸ ὄρειον (Hes.), morfologicamente distinta dal gr. γουνός = ὑψηλὸς τόπος (già nei poemi omerici), che presuppone un tema **gonuo-*, voce proveniente dalla Tessaglia, dove troviamo i top. Γούνοι, Γουνο-κόνδυλος, che sembrano raccostati paretimologicamente al gr. γόνυ « ginocchio », il corrispondente del lat. *genū*, ecc. (il fenomeno si ripete per *Genua*, *Genusia*, *Genusus* fl. dello strato ligure-siculo-sicano e balcanico, che naturalmente non hanno nulla a che vedere con *genū*). Siccome il nome

del « monte » egeo è Ὄθρυς : ὄθρυς (Tessaglia, Creta), non vorremmo escludere che γουνός sia di provenienza balcanica. Al tema **goni-* può bene essere connesso l'etnico Κονίσκοι dell'Iberia, che sarebbe semanticamente identico a quello dei Ταυρίσκοι (medit. **tauro-* « ὄρος » (cfr. anche Alessio, *Le lingue i.-e. nell'ambiente mediterraneo*, Bari [1954-55], p. 754 sg.) Invece, illusorio è il raccostamento a γονώνη dell'it. ant. *gonella* « origano » (De Felice, in *DEI*. III, p. 1843), che poggia indubbiamente sul gr.-lat. *cunīla* (Alessio, in *Atti Accad. Pontaniana*, n. s., XIV (1964-65), p. 252 sg.). D'altro canto anche il (pre)-gr. κονίλη « *origanum viride* », che presenta un'uscita che richiama i fitonimi μεσπίλη, sic. ἀκερσίλα·μυρσίνη (Hes.), potrebbe essere stato tratto da una variante egea del tema **goni-* che affiora nell'area iberica, al quale abbiamo sopra riconnesso anche l'etn. Κονίσκοι.

Per rispondere, poi, alle obiezioni di ordine semantico, a cui fa cenno lo H., basterà citare il caso del (pre)lat. *albūcus* « asfodelo (pianta che da noi raggiunge e supera i 1 000 m. di altitudine) », (formato come *sabūcus* : dac. σέβα « sambuco ») in nesso con un (pre)gr. *ἄρβυξ -υκος, presupposto dal neogr. ἄρβυκας « asfodelo » (Proïas), rifatto sull'accusativo (come δούκας, da δούξ, dal lat. *dux ducis*), entrambi riportabili alla base **alba* « altura », con quella vicenda delle liquide *l/r* che appare anche dall'equazione *Albula*, nome antico del Tévere : sic. Ἀρβέλη, da un tema ligure-siculo-sicano in *-el-* (cfr. l'etn. Σικελοί, ecc.).

Gli esempi qui studiati, che rappresentano dei casi limite, possono dare la misura delle divergenze di vedute esistenti tra lo H. e chi scrive.

Qui l'opera del recensente deve di necessità fermarsi, perché discutere tutte le voci, studiate dallo H. ci porterebbe molto lontano e sarebbe per di più un lavoro superfluo, giacché ciascuno di noi due rimarrebbe più o meno ancorato alla propria opinione.

L'ostinazione con cui lo H. difende le proprie vedute è mostrata, per citare un ultimo esempio, dalle sue riserve sull'equazione (pre)gr. νάπη « valle » : basco *naba* « grande plaine proche des montagnes » « versant, ravin, depression de terrain entre deux versants » (sp. *nava*), già sostenuta dal Bertoldi e da noi accettata (vedi H. II, p. 96 e n. 1), dove nella contrapposizione fonetica abbiamo una conferma che *naba* va ascritto al sostrato ligure-siculo-sicano (cfr. i nomi di contrade *Nava*, *a Nava* in Calabria e in Sicilia, Alessio, *STC*. 2717, che difficilmente possono essere considerati degli spagnolismi, giacché la voce è del tutto sconosciuta al lessico italiano meridionale). La nota alternanza *a/e*, tipica del sostrato mediterraneo, ci ha autorizzati a connettere con νάπη anche il nome di *Nepe(te)*, gr. Νέπετα, l'odierna *Nepi* (Lazio sett.), che sorge a 225 m. di altezza su una stretta penisoletta limitata a Nord e a Sud da due fossi profondamente incassati fra pareti, in alcuni punti quasi verticali, i quali ad Est si riuniscono a formare il *Fosso del Conte*, tributario della Treia (Tévere). Morfologicamente *Nepete* si potrebbe spiegare da un etr. **nepe-t/θi* (con *e* da *ai*), cioé da una forma di locativo rideterminato (cfr. per la base il personale *Nepius*). Semanticamente, e forse anche morfologicamente, con questo può andare anche il fitonimo *nepeta*/νέπετα « ὑδρηλὴ καλαμίνθη » e il nome stesso di divinità *Neptūnus* (donde l'etr. *neθuns*), probabilmente modellato su *Portūnus* (dal tema *portu-*), sorretto da *neptūnia* « *mentha pulegium* L. ». Notevole ci è sembrata l'omofonia tra *Nepe* e il lat. *nepa* « *cancer* » o « *scorpios* », attribuito all'*Afrōrum lingua* e indentificato dai naturalisti con lo « scorpione d'acqua (*nepa cinerea*) », del tutto omofono con l'it. *nepa* (*nepe*) « ginestrone, pianta dalle spine aguzze (*ulex Europaeus*) » (XVI sec., Soderini), voce della Maremma toscana, dove si potrebbe vedere lo stesso rapporto semantico che lega il gr. σκορπίος al fitonimo σκορπίον. A questa serie non appartiene l'emil. *nebbi ross*, march. *nebbi* « sam-

buco rosso (*sambucus racemosa* L.) », indubbiamente dal lat. *ebulum* (con l'articolo agglutinato). Per quanto riguarda il top. friul. *Interneppo* (dial. (*In*)*ternep*), che domina a 245 m. il Lago di Cavazzo, basterà aggiungere a quanto abbiamo detto altrove che il nome del *Tagliamento* (*Tiliaventum* fl., Plin.) e di *Pioverno* (da confrontare con *Pioverna*, fiume della Valsassina), nella stessa area, presentano delle formanti tirreniche, piuttosto che balcaniche. Non regge, invece, il confronto col tipo *Interamnium* (Ribezzo), dopo che abbiamo altrove mostrato, in base ai riflessi moderni *Tèramo* e *Terni*, che questo poggia su un corrispondente dell'umbro *tremnu* « *tabernāculō* » e che il raccostamento ad *amnis* è dovuto soltanto ad un'etimologia popolare. Per la presenza di *nep-* nella Padana possiamo infine ricordare il personale *Mirinia Nepōnia* (*CIL.* XI 1278), formazione del tipo *Bonōnia*, *Vetulōnia*, ecc., che indubbiamente va ascritta al sostrato, e che di conseguenza non ha nulla a che vedere col tema lat. *nepōt-*, donde il personale *Nepōtius*, che spiega perfettamente il top. *Nepezzano* (Tèramo), nome prediale.

È giunto ormai il tempo di concludere.

Le nostre critiche a quest'ultimo faticato lavoro dello H. hanno anche l'intento di toglier-gli l'illusione di esser giunto a risultati definitivi, ma non debbono per questo scoraggiarlo a proseguire le sue indagini sul sostrato, alle quali egli si dedica con tenacia e passione non comuni.

Noi tutti dobbiamo esser consci che ci muoviamo sopra un campo minato e che la prudenza ci deve guidare nell'aspro cammino per raggiungere la mèta. Molto resta ancora da fare, specialmente per quello che riguarda la raccolta del materiale. Nuovi dati possono spesso far mutare radicalmente singole ipotesi di studio o addirittura le nostre vedute. Occorre per il nostro lavoro, oltre che la prudenza, molta umiltà, che ci permetta di riconoscere pubblicamente gli errori in cui siamo incorsi, impedendo in tal modo che altri s'incamminino su una strada sbagliata.

Giovanni ALESSIO.

Ernest BEYER, *La palatalisation vocalique spontanée de l'alsacien et du badois. Sa position dans l'évolution dialectale du germanique continental*, Publications de la Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est, série Recherches et Documents, Strasbourg, 1964. Un vol., 373 pages ; plus un fascicule annexe pour les cartes et les planches, 49 pages, 40 cartes, 6 planches.

Si nous rendons compte dans la *Revue de Linguistique romane* d'un ouvrage sur des parlers non romans, c'est parce que cet ouvrage étudie une évolution phonétique qui semble commune au germanique de France et au roman de France : la palatalisation du timbre *u* > *u*. On a expliqué souvent cette évolution par le substrat gaulois. Pour le français, cette théorie n'est ni admise par tous, ni abandonnée ; pour les parlers d'Alsace, le travail de M. B. tend à prouver que l'influence du substrat celtique sur les parlers d'Alsace, « ancien sol gaulois » ne peut pas expliquer les palatalisations vocaliques.

M. B. distingue plusieurs articulations :

1° le *u* du français et de l'allemand ;

2° le *u* palatalisé de l'alsacien et du badois, moins palatalisé que le précédent et prononcé avec les lèvres moins arrondies et moins projetées en avant. (Les planches V et VI permettent de comparer le *u* de l'alsacien et le *u* de l'allemand.)

3° L'articulation centrale *ü* surtout en badois et bâlois qui donne l'impression d'une « vélaire pourvue de résonances palatales ».

Pour le U long du germanique, le domaine palatalisant (articulation n° 2, ci-dessus) couvre toute l'Alsace (sauf une très mince bordure au nord-est et au nord-ouest) ; elle déborde à l'est du Rhin sur une petite région proche de Rastatt et sur une vaste zone centrale qui forme en pays de Bade un rectangle de 20 km × 50 km.

Les articulations centrales se rencontrent immédiatement à l'est du Rhin sur une profondeur variant de quelques kilomètres à 20 kilomètres, là où les articulations ne sont pas plus palatalisées. La région de Bâle connaît aussi ces articulations centrales.

L'auteur étudie ensuite les palatalisations du U bref germanique, qui diffèrent selon l'origine du mot : les éléments empruntés sont plus favorables à la palatalisation. Quant aux mots anciens, ils ne présentent des timbres antérieurs que dans des aires bien plus petites que celle de la palatalisation du U long (cartes 13, 16, 17).

Pour les *u̯* premiers ou seconds éléments des dipthtongues *u̯o*, *o͡u* primitives, *o͡u* secondaires, l'auteur donne des résultats modernes l'explication suivante :

1° palatalisation spontanée *u̯* > *u*, d'où par exemple *o͡u* > *o͡u* ;

2° palatalisation par contact : *o͡u* > *œ͡u*.

Les monophtongaisons s'expliquent par le dernier stade de la dipthongue palatalisée en deux temps.

Cette étude minutieuse des cas les plus complexes intéressera surtout les germanistes. Mais aux pages 190-196, l'auteur entreprend une comparaison entre la palatalisation *u̯* > *u* en roman (surtout gallo-roman et Italie du Nord) et en bas-alémanique. Cette comparaison fondée sur une connaissance très précise du bas-alémanique et sur de vastes lectures, en ce qui concerne le domaine roman, devra attirer l'attention des romanistes. L'auteur semble vouloir que son étude, si exacte tant du point de vue géographique que pour l'analyse phonétique des sons, serve aussi au domaine roman. Et il cherche les points de ressemblances entre les deux domaines.

Les ressemblances exposées aux points 1, 2 et 3 rencontreront un accord presque unanime : dans les deux domaines, la palatalisation n'affecte que le timbre le plus fermé, quel que soit l'entourage vocalique, et dans les diphtongues l'autre voyelle se palatalise par contact. Pour le point n° 4, nous voudrions apporter des arguments qui permettraient à l'auteur d'affirmer les ressemblances sur ce point, de façon plus ferme que celle d'une interrogation oratoire : « La labio-vélaire romane est-elle vraiment toujours restée réfractaire à la palatalisation ? » Mais, certes non. Les *w* anciens s'étant tous renforcés en *v* ou amuïs, il faut, pour voir fonctionner en gallo-roman la labio-vélaire, examiner les parlers dans lesquels la palatalisation *u̯* > *u* est récente : wallon et francoprovençal. U long latin plus yod a d'abord donné dans ces dialectes à palatalisation tardive : *u̯i* > *u̯i* > *wi* ; puis quand la palatalisation s'est produite : *wi* > *ẅi*. Aujourd'hui on trouve côte à côte, en francoprovençal, les formes *frwi̯ta*, *frẅi̯ta*, pour FRŪCTA « la récolte de fruits » ; pour le suffixe -UTA, les formes *-wa* et *-ẅa*. Les colonnes 177 « vendue » et 247 « FRUCTU, -TA » des *Tableaux phonétiques des Patois suisses romands* montrent comment fonctionne la labio-vélaire dans une région, le Valais, où la palatalisation *u̯* > *u* est récente ou non encore réalisée. Même pour ce point particulier, la palatalisation est semblable dans les deux domaines.

Le point n° 5 traite des non palatalisations conditionnées en roman (la forme *prôn* en picard, par exemple). Ces exemples romans prouvent que dans ces régions, la palatali-

sation *ü* > *u* est relativement récente, postérieure à une nasalisation déjà en cours qui l'a rendue impossible devant nasale. Il semble que l'alsacien ne présente pas de faits comparables. Cela n'intéresse que la datation du phénomène.

Dans les §§ 6 et 8, où il est question des articulations centrales et dans le § 9 où il est fait état des possibilités de régression, on aurait intérêt à distinguer entre deux situations linguistiques :

1° Celle du roman d'Italie du Nord semblable à celle de l'alsacien et du badois.

2° Celle du gallo-roman.

Dialectes d'Italie du Nord, alsacien et badois ont ceci de commun qu'ils connaissent la palatalisation *ü* > *u* et que cette voyelle avancée doit résister à une influence externe due à la langue officielle ou aux dialectes voisins qui ignorent la palatalisation ; d'où des possibilités de régression. Les parlers gallo-romans n'ont pas à craindre ces influences du bilinguisme ou du contact de langues. Toute régression en gallo-roman devrait être spontanée; elle est donc très improbable. En gallo-roman, les timbres *ü* marquent l'absence de palatalisation, les timbres intermédiaires des retards de la palatalisation. Cette différence semble être la plus importante entre alsacien et gallo-roman ; elle n'intéresse que les évolutions postérieures, ou, si l'on veut, la résistance de la voyelle avancée. Mais la ressemblance est entière entre alsacien et roman d'Italie du Nord.

Après avoir analysé les graphies anciennes, l'auteur peut affirmer que la palatalisation alsacienne est antérieure à 1250. Sur ce point la comparaison avec le domaine gallo-roman est difficile, d'autant plus que les datations ne seront sans doute jamais établies de façon sûre et que l'opinion la plus vraisemblable est celle de Meyer-Lübke : le changement roman *ü* > *u* s'est produit à différentes époques, selon les régions.

Au terme de son étude, l'auteur peut affirmer que la palatalisation du bas-alémanique ne saurait être attribuée à un substrat celtique, encore moins à une influence romane et qu'il s'agit d'un développement propre à de nombreux parlers du germanique continental. Aucune cause externe n'expliquant le phénomène, M. B. recherche dans une dizaine de pages (235-244) d'une très haute tenue, ce qui peut expliquer une palatalisation spontanée. Entre autres hypothèses non retenues par M. B., figure l'explication de phonologie diachronique de MM. Haudricourt et Juilland. Cette explication repose sur le fait que dans les systèmes à plus de quatre degrés vocaliques, l'espace articulaire dévolu aux voyelles vélaires serait insuffisant et qu'ainsi le timbre le plus fermé est chassé vers l'avant. Cette explication par l'espace insuffisant pour quatre apertures vélaires distinctes ne peut être retenue, car l'alsacien n'avait que trois apertures vocaliques, au moment des palatalisations.

Dans son explication définitive, M. B. ne fait aucune référence au système phonologique de la langue. Il constate deux faits de phonétique physiologique : 1° A cause de l'asymétrie de la bouche, la voyelle *ü* ne peut pas être plus vélaire que l'*ó*, elle est légèrement plus antérieure. 2° Tout relâchement d'une articulation vocalique entraîne une fermeture. Associés, ces deux faits imposent l'explication suivante : un parler qui relâche ses articulations vocaliques, c'est le cas de l'alsacien, pousse en avant le *ü*, car la langue avait déjà amorcé, entre *ü* et *ó*, cette avancée. Un relâchement de l'articulation de *ü* est une fermeture qui s'accompagne d'une palatalisation inévitable. Le processus de palatalisation commencé peut s'arrêter à des articulations centrales ou aboutir à l'articulation antérieure. La palatalisation alsacienne s'inscrit dans une série d'affaiblissements articulatoires.

Cette démonstration conduite avec beaucoup de rigueur à partir d'un large inventaire et d'une analyse méticuleuse des faits doit être présente à l'esprit de tout linguiste qui étudie — même dans un autre domaine — l'évolution *u* > *u*. Sachons gré à M. B. de n'avoir pas cantonné sa réflexion dans le seul domaine germanique et d'avoir lui-même amorcé les comparaisons utiles aux romanistes.

G. TUAILLON.

G. B. PELLEGRINI, *L'elemento arabo nelle lingue neolatine, con particolare riguardo all' Italia*, in : *L'Occidente e l'Islam nell' alto medioevo* (= *XII^a settimana di studio del Centro italiano di studi sull' alto medioevo, Spoleto 2-8 aprile 1964*), Spoleto, 1965, p. 697-744 e 833-843.

In tutte le lingue meditterranee l'apporto arabo è stato intenso, dovuto sia ad una occupazione secolare (penisola Iberica, Sicilia), sia ai numerosi contatti economici e culturali che mai cessarono fra il mondo cristiano e l'oriente islamizzato. Anche se l'influsso linguistico concomitante a tali contatti (e in certi casi c'è luogo di parlare addirittura di una simbiosi) non è stato completamente ignorato dagli studiosi, l'argomento è lungi dall' esser esaurito. Lasciando da parte il caso isolato della penisola balcanica, che ha avuto un contatto con l'oriente del tutto diverso da quello degli altri paesi, si può dire che finora solo nella penisola balcanica l'elemento arabo sia stato studiato con tutta la serietà e la competenza dovuta. Soltanto tra gli ispanisti si trovano dei cultori esperti del mondo arabo come Dozy-Engelmann, Steiger, Asín Palacios, Neuvonen, Corominas ecc., che hanno sottolineato l'influsso profondo dell' arabo non solo sul lessico ma anche sulla sintassi, lo stile, la creazione semantica (i calchi) dello spagnolo. Per la Francia, invece, i contributi di Devic, di Lammens, di Scheludko (per il provenzale, *ZRPh* 48 [1927], 418-442) vengono ora fortunatamente incorporati nei lemmi precisissimi de volume XIX del *FEW*, le cui etimologie orientali sono ancora state preparate (almeno in buona parte) dallo Steiger prima della sua scomparsa (cf. il fascicolo 109 del *FEW*). Rimane infine l'Italia [1] dove, al contrario che in Francia, l'influsso arabo diretto è stato abbastanza profondo, almeno in Sicilia. Al difuori del dominio arabo nel Meridione, i contatti economici intensi fra il mondo orientale e le repubbliche marinare di Genova, Pisa e Venezia, hanno contribuito alla diffusione anche nei dialetti italiani di un numero considerevole di voci orientali. Agli elementi entrati per via diretta (terminologia commerciale soprattutto) si aggiungono le parole entrate grazie alle traduzioni latine di opere scientifiche e filosofiche di autori arabi.

Già da parecchi anni, G. B. Pellegrini si occupa dell' influsso arabo, specialmente sull'italiano, riesaminando minuziosamente tutto ciò che finora è stato pubblicato in questo campo e che molto spesso si rivela di valore piuttosto scarso o diseguale. Fra i suoi più interessanti contributi citiamo : *Il fosso Caligi e gli arabismi pisani* (*Rend. Accad. Lincei*, S. VIII, vol. 11 [1956], 142-176), l'importante e molto ricco *Contributo allo studio dell' influsso linguistico arabo in Liguria* (*Miscell. storica ligure* II, Milano Feltrinelli, 1961,

1. E' ovvio che l'influsso orientale in Romanía è stato fondamentalmente diverso. Agli studi del Şăineanu (1900) si aggiungano ora i contributi vari di Vladimir Drimba e lo studio di H. F. Wendt, *Die türkischen Elemente im rumänischen*, Berlin, 1960, che senza voler dare uno studio esauriente di tale influsso cerca di determinare l'origine dialettale delle parole turche entrate in romeno, stabilendo dei criteri molto interessanti anche per la turcologia.

15-95), la riesamina critica *Contributo allo studio dell' elemento arabo nei dialetti siciliani* (Trieste, Univ. degli Studi, 1962, III + 230 p.). L'onomastica, trattata anche nei due primi studi, venne studiata più profondamente in *Onomastica e toponomastica araba in Italia* (*VIII Congresso internazionale di scienze onomastiche*, Firenze, 1962, estratto di 36 p.). Inoltre alcune monografie su parole derivate dall' arabo, fra le quali è famosa quella su *Ragazzo* (*St. Ling. it.* 1 [1960], 162-173); interessanti quelle zu *Zerbino* (*AIUON* 5 [1963], 293-300), *Galica e Macaluffo* (*Rendic. Accad. Lincei*, S. VIII, vol. 12 [1957], 386-393), *Facchino nella storia linguistica ed economica italiana* (*Miscell. in onore di Amintore Fanfani* 3 [1962], 325-343), *Bagarino* (*LN* 23 [1962] 9-12), ecc.

Romanista e dialettologo di fama, il Prof. Pellegrini è inoltre un buon arabista, il che gli permette di approfondire notevolmente le indagini sugli influssi arabi ed anche — compito meno attraente, ma di prima necessità — di criticare una quantità di spiegazioni etimologiche proposte finora. Nel campo siciliano soprattutto il numero di pubblicazioni consacrate all' influsso arabo è considerevole, benchè una buona parte di esse sia stata scritta da dilettanti o da studiosi non abbastanza preparati in ambedue le discipline : quella romanza e quella delle lingue semitiche. Le difficoltà sono molto numerose, anche perchè siamo mal informati sul lessico arabo, di una ricchezza straordinaria e particolarmente differenziato secondo le classi sociali, le regioni, ecc. Siamo gratti all' Autore che (in occasione della settimana di studi medievali di Spoleto, dedicata questa volta ai rapporti fra oriente e occidente) ci ha offerto un quadro allo stesso tempo preciso, essenziale e limitato agli influssi linguistici più sicuri, accantonando per ora tutti i casi dubbi o ipotetici.

Le discussioni sono brevissime, i rinvii sobri, per lasciare la maggior parte di spazio agli innumerevoli esempi, chiari e quasi sempre minuziosamente datati. Dopo un' introduzione generale, l'autore comincia con i prestiti arabi in Ispagna, basandosi sullo spoglio completo del *DCELC* del Corominas (p. 705-719). Come avverrà anche per le altre lingue, l'ordine degli esempi è quello logico (seguendo più o meno l'ordine del Neuvonen, *Los arabismos del español en el siglo XIII*, Helsinki, 1941). Tale ordine mette in rilievo l'importanza dei « prestiti di necessità » (commercio, finanza, istituzioni, medicina nuova, ecc.), la mancaza quasi completa di verbi o termini astratti di origine araba, ecc. (comp. Deroy !). Ciò nonostante, l'influsso anche culturale degli Arabi nella penisola Iberica è fuori di ogni dubbio : ci sono perfino parecchi termini affettivi, delle interiezioni, alcune preposizioni come *hasta* che nello spagnolo possono testimoniarlo. Solo poche pagine sono dedicate al l'influsso nel gallo-romanzo (p. 719-726) e in romeno (pag. 726-730). Le sessanta pagine che rimangono e la maggioranza della parte riservata alla discussione (p. 833-844) contengono degli esempi italiani (p. 730-790) [1].

Per ogni parola, l'Autore ha cercato di indicare nei limiti del possibile il punto di partenza, illustrato grazie alle prime attestazioni; Pisa e soprattutto il Genovesato appaiono spesso fra i centri di irradiazione, assieme alla Sicilia. Spesso l'autore ci rinvia alle sue monografie, dove il problema è stato discusso più ampiamente e con una documentazione più ricca. E' interessante notare che l'influsso arabo è stato ben diverso nelle città marinare da una parte e nella Sicilia dall' altra. Per i termini geografici, ad esempio, l'ele-

1. Per un quadro più rapido, si veda dello stesso Pellegrini, *Gli arabismi nella lingua italiana* (*Cultura e scuola* 7 [1963] 44-51).

mento arabo è ben rappresentate in siciliano (cf. *Contributo elem. arab. sicil.*, citato, p. 145-154), mentre altrove in Italia e quindi in italiano letterario non c'è nessun arabismo in quel campo. Lo stesso fenomeno si nota per i termini culinari di origine araba, rari in italiano (*L'elem. arabo...*, 785-786), mentre in Sicilia la paste, e sopratutto i dolci arabi hanno avuto una fortuna notevole (*Contributo ... sicil.*, p. 130-138; da paragonare all' influsso profondo della pasticceria e della cucina orientale in genere nei paesi balcanici, dove dappertutto si trova il *bàclava*, il *rahàt* e il *halvà !*).

Ci manca la competenza per renderci conto delle novità e della giustificazione di certe etimologie proposte dal Pellegrini. Presentandoci però soltanto i casi fuori dubbio, il suo studio rimarrà pienamente valido anche se ulteriori studi forse ci permetteranno di illustrarne più ampiamente le linee generali. Speriamo intanto che l'Autore decida di riunire in un volume i suoi studi sparsi, sugli arabismi nelle lingue romanze. La lezione pubblica di Spoleto potrebbe allora servire ottimatente da cornice generale. In tal caso sarebbe però utile aggiungere al volume un' introduzione storica sulle vicende ed i contatti con gli Arabi dei vari paesi della Romania, tanto da permetterci di meglio giudicare delle eventuali vie di diffusione delle voci di origine orientale. La lingua verrebbe così a giusto titolo considerata come lo specchio della storia [1]. Ciò sarebbe inoltre un bel contributo ad una « Romania Arabica », ancora sempre allo stato di bel sogno.

Hugo PLOMTEUX.

MEYER-LÜBKE, *Historische Grammatik der französischen Sprache*, II. Teil *Wortbildungslehre*; 2e édition, revue et complétée par J. M. PIEL (Heidelberg, 1966).

Dans ses « additions et rectifications », placées à la suite du travail de M.-L., M. Piel s'inspire essentiellement des études critiques qu'avaient faites M. v. Wartburg, *Besprechung der fr. Wortbildungslehre von M.-L.* (ZRPh, 42, p. 504-508) et Leo Spitzer, *Besprechung der fr. Wortbildungslehre von M.-L.* (Arch. Rom. VII, p. 194-210), en les rectifiant ou les complétant au besoin, souvent avec des citations, entre autres, de K. Baldinger, *Kollektivsuffixe und Kollektivbegriff* (Berlin, 1950) et de J. Dubois, *Étude sur la dérivation suffixale en fr. mod. et contemporain* (Paris, 1962), et des notes bibliographiques très riches concernant les ouvrages parus sur la question depuis la première édition de M.-L. Dans la préface de cette 2e édition, M. Piel, sans prendre parti sur le fond des problèmes soulevés, passe en revue les critiques fondamentales qui avaient été faites à l'ouvrage de M.-L., celle p. ex. de v. Wartburg qui regrettait que le point de vue descriptif et le point de vue historique fussent trop mêlés, et celle de Spitzer qui reprochait à M.-L. d'avoir négligé l'aspect stylistique et affectif dans le choix qu'opère la langue parmi les suffixes.

1. Ha avuto dei rapporti diretti con gli Arabi la Provenza o no? In tal caso, un buon numero degli arabismi provenzali potrebbe essere costituito da prestiti dal catalano o dall' italiano. Per la Sardegna, la presenza araba è stata superficiale ed effimera. Recentemente E. de Felice ha dimostrato che neanche il toponimo *Arbatax*, considerato finora come una testimonionza dell' inserimento arabo stabile sull' isola, ha qualcosa a che fare con gli Arabi, essendo anteriore all oro arrivo in Sardegna (*Le Coste della Sardegna*, Cagliari, 1965, p. 135-141). La mancanza di toponimi arabi è la conferma linguistica della storia dei contatti arabo-sardi, molto superficiali.

M. Piel, comme déjà Spitzer, pense, à juste titre, que M.-L. n'aurait pas dû exclure de son étude la création des onomatopées, la dérivation par raccourcissement (*métro*, *accu*), la suffixation en *-o* par raccourcissement (*métallo*, *proprio*) et les abréviations par initiales devenues de véritables mots pouvant à leur tour recevoir un suffixe (*C. G. T.*, *cégétiste*). Quant aux suffixes « figés » ou morts, on regrette que M.-L. n'ait pas signalé la résurgence de certains d'entre eux au XIXe s. pour des raisons stylistiques ou scientifiques (§ 9).

Mais M. Piel, comme déjà v. Wartburg, loue M.-L. de s'en être tenu au français écrit et d'avoir renoncé, volontairement, à toute considération comparative sur les autres langues romanes et même sur les dialectes français. Cependant, ils prouvent eux-mêmes les insuffisances d'une telle méthode, lorsque dans les critiques que l'un et l'autre font à l'étude de M.-L., ils tirent justement parti des autres langues ou dialectes romans pour rectifier ou compléter les argumentations de M.-L. : cf. v. Wartb. (*op. cit.*, p. 507, à quatre reprises) et Piel (§§ 25, 49, 60, 80, 101, 105, 139, 152, 161 et 206). Ils ont bien senti que la méthode employée par M.-L. conduisait quelquefois son auteur à considérer comme françaises des dérivations qui en réalité étaient romanes et pouvaient être attribuées au latin vulgaire. Effectivement M. Piel remonte souvent au latin vulgaire pour expliquer des formations que M.-L. prétendait françaises (§§ 19, 22, 33, 36, 38, 39, 49, 55, 79, 88 et 138).

Dans de nombreux cas M. Piel rectifie certaines subtilités de M.-L. ou de Spitzer (§ 29, à propos de *cornélien* ; § 51, pour *la maire* ; § 62, pour *bannière* ; § 82, à propos de *chaussure* ; § 247, le préfixe *més-*) ; au § 203 M. Piel souligne à juste titre l'indépendance que peuvent conserver la plupart des préfixes, par opposition aux suffixes qui n'existent pas dans la langue à l'état isolé comme mot autonome (*ana* n'étant qu'une exception) ; au § 204 enfin M. Piel rectifie une faute de lecture que M.-L. avait faite dans *Yvain* et qui avait amené M.-L. à une fausse hypothèse concernant l'adv. *par*.

Quant à *oison* (§ 33), il est évident que phonétiquement le mot a subi l'influence de *oiseau* ; du point de vue sémantique aussi les deux mots sont assez proches ; faut-il prêter à La Fontaine (*Fables* X, 3, et non 2) une intention stylistique dans l'emploi de *oison* pour *canard* (comme le pense M. Piel), ou bien est-ce de la part de La Fontaine une de ces erreurs plus ou moins fantaisistes sur un fait zoologique (cf. Aug. Bailly, *La Fontaine*), ou plus simplement et plus probablement une liberté de poète pour les besoins de la rime ? (une dizaine de vers plus haut, à l'intérieur du vers, La F. appelle les deux canards « les oiseaux »).

Au § 165 M. Piel pense que Spitzer a mal compris M.-L. qui voyait dans *laideron* un suffixe affectif adoucissant le caractère péjoratif du mot ; Spitzer par contre prétendait que le masc. *laideron*, appliqué à une femme, renforce la nuance péjorative. Le fait est que *laideron* pouvait être féminin jusqu'au XVIIIe s. (encore Sand, in *Robert*), comme on disait autrefois « *une salisson* » (*Littré*) et comme on peut encore dire « *une souillon* ». Il est vrai aussi que le suffixe masc. *-on* sonne plus durement que si nous l'avions à sa forme féminine *-onne* : *friponne* et *polissonne* paraissent moins « durs »...

Enfin nous regrettons certains oublis de la part de M. Piel. Il aurait pu rectifier au § 28 l'explication bien discutable de M.-L. a propos de *piétaille* ; si le français a le radical fort dans ce mot et non *pétaille*, est-ce vraiment pour éviter une confusion avec *péter*... ? La langue a aussi *chiennaille* ou *pierraille*.

Au § 45 M.-L., se demandait si la formation de *couard* était le fait d'une antiphrase ironique (le lièvre, animal peureux par excellence, mais qui n'a pas de queue, est appelé *couard* dans le *Roman de Renart*), ou si à l'origine du mot se trouvait l'image du chien peureux qui met la queue entre ses jambes. Or dès la *Chanson de Roland* couard signifie peureux, donc la première hypothèse de M.-L. semble improbable.

Au § 76, selon M.-L. le couple *limer-limaille* aurait été formé d'après celui de *semer-semaille*. Pour M. Piel, le mot *ferraille* (voulait-il dire *limaille* ?) est sémantiquement trop loin de *semaille*, donc cette influence n'a pas pu jouer. Bien sûr, mais on aurait pu ajouter, comme l'explique Baldinger (*op. cit.*, p. 85), que dans les dérivés en *-aille* se sont regroupées au moins deux familles sémantiques différentes : les diminutifs-péjor. désignant souvent des déchets, résultats d'une action répétée, et les mots qui désignent les travaux agricoles, c'est-à-dire à l'origine tout au moins, les fêtes accompagnant ou clôturant les travaux agricoles.

A propos du § 162, Spitzer pensait que le suffixe *-in* (dans *galopin*, *trottin*) exprimait la légèreté, la rapidité des gestes, contrairement à *-on* qui donne une impression de lourdeur. Il citait à l'appui Jespersen (*Valeur onomatopéique du i*), Grammont et Brunot (le dernier opposant *hyposulfite*, faible oxydation, à *sulfate*). M. Piel considère comme osée cette « spéculation impressionniste ». Mais il aurait pu en trouver une confirmation scientifique chez Dubois (*op. cit.*, p. 67) qui signale l'opposition entre *névrite* (affection légère) et *névrose* (affection « dégénérative » ou chronique) ; cf. le couple *arthrite-arthrose*.

Enfin quelquefois M. Piel se contente d'une explication un peu sommaire : au § 152 il signale pour le suffixe *-iolu* « *certaines* nuances sémantiques » des autres langues romanes et au § 189 « une *certaine* nuance sémantique » dans l'opposition *plaider-plaidoyer*. Une précision plus grande aurait été la bienvenue.

Au § 132, M.-L. assez obscurément, affirme que *-if* vient aussi du lat. *-osus* et renvoie au § 144. Là, les explications ne sont pas plus claires : *plenturif* cède la place à *plantureux*, dit-il, *nuisif* à *nuiseux* « qui est peut-être d'abord picard », et inversement *oisif* a éliminé *oiseux*. Ce n'est pas clair et là encore l'influence dialectale, du picard en l'occurence, aurait dû être mieux mise en lumière. M. Piel interprète la pensée de M.-L. en disant que « le suffixe *-eux* peut aussi prolonger (verlängern) des adjectifs en *-if* » : que signifie exactement ce vers « prolonger » ? Sommes-nous mieux renseignés ?

Malgré ces réserves, les notes de M. Piel sont très précieuses pour le lecteur, qui y trouve une mine de renseignements utiles et comme une mise à jour de l'ouvrage de M.-L.

Georges MERK.

COMPTES RENDUS SOMMAIRES.

Jean-Denis GENDRON, *Tendances phonétiques du français parlé au Canada*. Bibliothèque française et romane publiée par le Centre de Philologie et de Littérature romanes de Strasbourg. Paris-Québec, 1966, 254 pages. — Le phonéticien distingue deux prononciations du français parlé au Canada : la prononciation populaire et, dans la classe instruite, une prononciation plus soignée. Cette dernière oscille entre deux pôles d'attraction : d'une part le français populaire canadien, d'autre part la norme parisienne ; elle subit fortement l'attrait de celle-ci, mais elle reste fidèle à ses origines. C'est à déterminer les traits principaux de la prononciation soignée que M. Gendron s'est

attaché. Il étudie successivement des trois voyelles fermées *i*, *u*, *ü*, leur ouverture et leur désonorisation, la prononciation de *è* et de *a* et leur tendance à la diphtongaison, les voyelles nasales, la palatalisation consonantique, la durée, le rythme et l'intonation. Soucieux de ne négliger aucun moyen d'information il a utilisé tour à tour la méthode auditive et l'analyse instrumentale, palatogrammes, kymogrammes, sonagrammes, photographie des lèvres, radiographie : les 76 clichés qui occupent les pages 167 à 249 constituent un recueil de preuves et une collection tout à fait unique, comparable, comme le dit M. Straka dans sa préface, aux albums de Chlumsky et de Hala. Cette documentation riche et précise, il l'a utilisée avec beaucoup de prudence et de sagesse, n'omettant aucune comparaison de nature à éclairer les faits étudiés : comparaison entre les sujets de la région de Montréal et ceux du Québec, entre la prononciation des milieux cultivés et celle des classes populaires, comparaison avec la prononciation parisienne. Il n'a sans doute pas tout dit : les pages consacrées à la durée, au rythme et à l'intonation nous laissent un peu sur notre faim. Mais M. Gendron est au début de sa carrière scientifique et nous savons que nous pouvons beaucoup attendre de lui.

P. GARDETTE.

Willy BAL, *Introduction aux études de linguistique romane, avec considération spéciale de la linguistique française.* — Linguistique appliquée, nº 3. Un vol. relié de 275 pages Paris, Didier 2 à 4 rue de la Sorbonne, s. d. (1966). — M. W. Bal, professeur à l'Université Lovanium de Léopoldville, a écrit ce manuel pour ses étudiants de candidature, comme une introduction à l'étude de la linguistique romane. Cette destination explique les caractères de ce livre : la bibliographie, sélective plutôt qu'abondante ; l'attention portée à l'expansion des langues romanes en dehors de la Romania traditionnelle ; et la présentation un peu rapide de certains domaines. Je serais tenté de trouver que le franco-provençal n'a pas été très bien traité et que réduire nos anciens textes littéraires (je pense aux Légendes en prose, aux œuvres de Marguerite d'Oingt, et aussi, à la Somme du Code) à « la légende de saint Bartholomé » (p. 224) est peut-être aller vite en besogne. Mais je sais qu'il n'est pas facile de résumer tant de faits en quelques phrases qui ne les dénaturent pas. Et je pense avec émotion aux jeunes Africains qui apprendront dans ce livre à mieux connaître nos langues romanes et la culture qu'elles expriment.

P. G.

Ilia GRISET, *La parlata provenzaleggiante di Inverso Pinasca (Torino) et la penetrazione del piemontese in Val Perosa e in Val San Martino.* Università di Torino, Fondazione Parini Chirio. Giappichelli, Torino, 1966, 183 pages + 1 carte. — L'auteur évalue à environ 18 000 personnes les habitants des vallées vaudoises du Piémont qui parlent encore un dialecte provençal. Ils occupent la vallée Germanasca, la vallée Perosa ou Basse vallée Chisone et la vallée Pellice, tout près du Queyras. L'auteur de cette thèse intéressante a enquêté surtout à Inverso Pinasca au moyen d'un questionnaire de 719 questions, mais n'a pas négligé les autres localités ni les documents écrits. Les conclusions d'une analyse qui m'a paru très claire et bien conduite sont les suivantes : il y a une concordance entre le parler de Inverso Pinasca et ceux des autres régions vaudoises du Pié-

mont, il faut toutefois remarquer que les parlers de la haute vallée sont plus conservateurs ; il y a une importante invasion des termes piémontais surtout de ceux qui sont relatifs à des méthodes de culture récentes ; la pénétration du piémontais dans le lexique n'a pas perturbé la phonétique et la morphologie ; l'influence du provençal ne s'est plus exercée de façon notable depuis l'arrivée des Vaudois ; le français a fait sentir son influence pendant 300 ans environ, mais depuis un siècle c'est l'italien qui gagne du terrain ; le dialecte est encore fondamentalement provençal, il n'est pas senti comme vulgaire.

P. G.

Riccardo TOGNINA, *Lingua e cultura della valle di Poschiavo, una terminologia della valle di Poschiavo.* Scritti della Società svizzera per le tradizioni popolari, volume 47, Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde, Geschäftsstelle Fischmarkt 1, Basel, 1967, XIV + 407 pages + 111 reproductions photographiques. — Après une introduction dans laquelle l'auteur rappelle les travaux que les dialectologues ont déjà consacrés au parler de la valée de Poschiavo, la matière est répartie en quinze chapitres. On y traite d'abord de la terminologie topographique et de la météorologie, puis des travaux des champs et de la viticulture, de la meunerie, surtout de l'élevage et de ses produits qui occupent huit chapitres, enfin de divers travaux (la laine, la lessive, le charbon de bois, la chaux) et de la maison rurale. Dans chaque chapitre les mots dialectaux sont présentés en écriture phonétique dans un texte suivi qui en fait immédiatement comprendre le sens mieux qu'une définition. Une abondante illustration, dessins précis dans le texte, belles photographies à la fin du volume, aide encore le lecteur. Un index alphabétique des mots dialectaux permet un repérage rapide. C'est un beau livre. Avec M. Konrad Huber qui le présente au public, je veux féliciter M. Tognina de cette œuvre de science qui nous sera fort utile, de ce monument qu'il a pieusemeut élevé à la gloire de sa vallée.

P. G.

Michele MELILLO, *Lingua e società in Capitanata.* Studio editoriale Davno, Foggia, 1966, 115 pages. — Cet essai est né des impressions qu'a ressenties M. Melillo au cours de ses enquêtes en Lucanie et dans la Pouille. Les très nombreuses différences des sites, des genres de vie, les vicissitudes de l'histoire lui ont paru éclairer la diversité de ces parlers. Il s'est proposé, en caractérisant chacune des régions visitées, de mieux faire comprendre la variété des parlers de la Capitanie. Il a divisé son livre en cinq parties : *sul Gargano, nel Tavoliere, nel Subappennino, i francoprovenzali, gli Albanesi.* Quatre index (les mots, les choses, les localités, les auteurs) rendent facile la consultation de ce livre riche de notations précises et fort agréablement présenté.

P. G.

Giacomo CALLERI, *Alpeggi Biellesi, techniche casearia tradizionali, terminologia, arte pastorale.* Nota di Piero Foddanu sull' abitazione alpina. Presentazione di Corrado Grassi. Centro Studi Biellesi, publicazione n. 6. 1966, 167 pages illustrées + 4 planches d'illustrations hors texte, 1 carte hors texte et 12 planches de 112 photographies. — Dans sa présentation M. C. Grassi rappelle que les plus vieux mots sont en général le mieux

conservés dans les chapitres du lexique qui traitent des techniques les plus anciennes. C'est évidemment le cas de l'élevage et de la laiterie, dans une région montagneuse, celle de Biella, au nord-est de Turin. Le matériel lexicologique (j'ai l'impression qu'il groupe à peu près de 600 à 700 mots) est présenté dans un texte suivi, bien illustré (p. 13 à 53). Puis viennent un glossaire sous forme de tableau comparatif des termes usités dans les diverses vallées (p. 55 à 101) et un court texte de P. Foddanu sur l'habitation, mais illustré de très belles planches hors texte. C'est un beau livre qui intéressera les folkloristes, mais qui sera utile aussi aux romanistes.

P. G.

Dictionnaire Jersiais-Français par Frank Le Maistre, avec *Vocabulaire français-jersiais* par Albert L. Carré. Le Parler Normand à Jersey. Don Balleine trust, 2 Hill street, Jersey, Iles de la Manche, 1966. Un vol. relié de 28 × 22 cm., xxxiv + 616 pages en double colonne, 160 francs français. — Le parler traditionnel de Jersey, la plus grande des îles Anglo-Normandes, est une variété du dialecte normand. Tout en conservant beaucoup de points communs avec les parlers de la Normandie continentale il s'est toutefois enrichi des expériences de ce peuple de marins et de fermiers. Aujourd'hui, la langue anglaise le supplante peu à peu et il faut prévoir qu'il disparaîtra, un jour qui n'est peut-être plus très lointain. C'est donc un véritable sauvetage qu'a entrepris M. Le Maistre, ce Jersiais exemplaire qui à tous ses instants de liberté, pendant quarante années, a noté sur le vif les expressions entendues dans la vie des champs, au jour le jour. Il a questionné incidemment plusieurs milliers de personnes ; quatre à cinq cents lui ont servi de témoins, parmi lesquels une soixantaine peuvent être considérés comme les informateurs de base.

Ainsi possédons-nous, avec cet ample dictionnaire aux 1 100 colonnes, bourrées de mots, de définitions, d'exemples, un recueil exhaustif de la langue de Jersey et une véritable encyclopédie de la vie dans cette île. Il n'est pas exagéré de dire, à la suite de M. Lechanteur dans sa Préface, que « longtemps après que le dernier homme parlant jersiais aura rejoint ses ancêtres les romanistes consulteront avec profit et attendrissement cette œuvre monumentale ».

P. G.

El Libro Agregà de Serapiom, edito per la prima volta a cura di Gustav Ineichen. Parte II : Illustrazioni linguistiche. Instituto per la Collaborazione Culturale, Venezia-Roma, 1966. Un vol. relié de xvii + 469 pages. — Ce très beau volume, digne de la fondation Cini, est le complément linguistique de celui que j'ai présenté dans la *RLiR* XXVIII, p. 229, en 1963, et qui contenait la version en dialecte padouan du livre du mystérieux médecin Sérapion. Dans ce nouveau volume, M. Ineichen nous donne sous le titre « descrizione dell' istituto terminologico » une étude précieuse du vocabulaire, puis dans une seconde partie, une étude du dialecte de l'auteur padouan.

P. G.

A. Griera, *Liturgia popular*. Biblioteca filologica-historica XX, Abadia San Cugat del Valles, 1967, 110 pages. — Ce recueil des traditions populaires religieuses du pays

catalan est divisé en deux chapitres : I, *Els cicles de Nadal i de Pasqua*, II, *Festes i costums de l'any eclesiastic i mots que hi fan referencia*. On y trouvera, avec les mots qui les désignent, des coutumes très générales, et d'autres plus particulières. Il est remarquable que chacune de ces coutumes ait donné naissance à des chants de circonstance, fort bien conservés aujourd'hui, dont Mgr Griera nous donne le texte.

P. G.

Y. MALKIEL, « The Interlocking of Narrow Sound Change, Broad Phonological Pattern, Level of Transmission, Areal Configuration, Sound Symbolism », tiré à part d'*Archivum Linguisticum*, vol. XV, p. 143-173 et XVI, p. 1-33. — Le long titre de cette non moins longue étude témoigne de l'intérêt que porte M. Malkiel aux questions de méthode. Le sous-titre de l'article, « Diachronic Studies in the Hispano-Romance Consonant Clusters *cl-*, *fl-*, *pl-* » reflète le désir non moins typique de ce grand romaniste d'aborder les questions de principe en partant de quelque problème concret, en l'occurence le traitement fort complexe de ces groupes latins en ibéro-roman. M. Malkiel montre, comme toujours, une érudition sans pareille, mais il ne se contente pas de passer au tamis tout ce qui a été publié autour de la question — il la reprend à fond, et tout en se défendant de viser à une « solution définitive » du problème, il tente d'en donner une vue « synthétique ».

Un des grands mérites de l'étude, me semble-t-il, est la façon dont elle cherche à concilier utilement des points de vue structuralistes et « traditionnels », donc à faire une synthèse des méthodes. M. Malkiel vise également à un traitement « synthétique » des données linguistiques (« .. the tightest possible integration of all identifiable particulars into a cohesive whole » — Vol. XV, p. 149), tout en évaluant le rôle de tout ce qui a pu influer sur le développement de ces groupes consonantiques : régressions, dissimilations, emprunts aux langues savantes, emprunts entre dialectes, expressivité, etc. L'unité que recherche M. Malkiel dans ce domaine existe surtout, me semble-t-il, dans une perspective diachronique et étymologique. Ce qui ressort de l'exposé, c'est moins l'unité du problème que sa complexité. Là où on avait souvent simplifié en classant, par exemple, les formes en *cl-*, *fl-* et *pl-* existant dans les langues ibéro-romanes modernes sous la rubrique des « emprunts savants », M. Malkiel nous indique le rôle joué dans la conservation de ces groupes par la dissimilation préventive, la lexicalisation des variantes, les emprunts aux dialectes conservateurs, etc. M. Malkiel attire également notre attention sur le fait que le castillan n'observe pas, comme les autres langues romanes, l'unité de traitement des consonnes en position « forte » (lat. *plenum* > esp. *lleno*, mais lat. *amplum* > esp. *ancho*). Si j'ai bien suivi l'argument de M. Malkiel, cette rupture d'une tendance pan-romane (cp. le « broad phonological pattern » du titre) ne serait pourtant que secondaire : *ll-* issu d'un traitement unitaire des groupes dans une aire relativement restreinte se serait par la suite imposé à l'initiale dans une bonne partie de l'aire, bien plus importante à l'origine, où les groupes auraient subi le traitement (également unitaire) *cl-*, etc. > *ch-*. Certains mots espagnols en *ch-* initial seraient suivant cette hypothèse des survivances d'un stade antérieur et non pas des emprunts aux parlers de l'ouest de la péninsule. La divergence entre le traitement des groupes initiaux et celui des groupes médiaux est pourtant trop régulière pour qu'on accepte sans hésitation la théorie de M. Malkiel. L'unité de traitement des consonnes en position

« forte » a été ébranlée ailleurs, par exemple en toscan, par les effets de la phonétique syntaxique frappant les consonnes initiales du mot, qui à la différence de celles qui se trouvent en position médiale couverte, étaient souvent intervocaliques dans l'énoncé. La lénition a-t-elle pu jouer un rôle dans le développement divergent qu'on observe en castillan ? Évidemment, l'hypothèse est fort fragile, puisque la lénition n'aurait pu se produire qu'après la simplification phonétique des complexes *cl-*, *pl-*, etc. Je signale pourtant cette possibilité, puisque malgré les travaux de MM. Martinet et Weinrich, le rôle de la lénition consonantique en roman reste assez mystérieux. M. Malkiel a examiné bien d'autres aspects du problème posé par l'évolution ibéro-romane de *cl-*, *fl-* et *pl-*, mais je ne peux que renvoyer le lecteur à cette étude touffue mais précieuse.

N. C. W. SPENCE.

Sigrid BUSCHMANN, *Beiträge zum etymologischen Wörterbuch des Galizischen*. Bonn (Romanisches Seminar der Universität), 1965. Un vol. cartonné de 314 p. — Il s'agit de la première partie (lettres A-F) d'un dictionnaire étymologique du galicien dont les matériaux devront servir à la nouvelle édition du *REW* qui est en préparation sous la direction de MM. Harri Meier et Joseph Piel [1]. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'utilité de tous les efforts en vue du renouvellement d'un instrument de travail toujours aussi utile que le *REW*, malgré ses déficiences d'âge et de construction ; il n'est pas nécessaire non plus d'insister sur l'importance de toute étude cherchant à systématiser et à interpréter des faits linguistiques galiciens.

Le dictionnaire, rédigé en espagnol, est précédé d'une brève introduction en allemand et d'une bibliographie. Il s'agit d'un ensemble de fiches rigoureusement conformes à la disposition du *REW* ; elles portent les numéros d'ordre alphabétique des étyma présentés par Meyer-Lübke. Là où l'auteur propose un étymon qui ne figure pas chez Meyer-Lübke, il met un numéro de transition entre apostrophes (par ex. 500 a ANTEPARARE se trouve dans le *REW*, mais ' 500 b ' ANTEPONERE est nouveau).

La présentation des matériaux souffre de quelques défauts. Du point de vue phonétique et orthographique, il y a des hésitations et des imprécisions (par ex. les accents, aussi bien aigu que circonflexe, indiquent soit des voyelles fermées, soit des voyelles ouvertes, comme en *anciâ* ' ancienne', s. v. 494 ANTE, où l'*a* est ouvert, à côté de *apôr* ' opposer, etc.' s. v. 551 APPONERE, où l'*o* est fermé). Ce fait relève des différents critères employés dans les vocabulaires que l'auteur a utilisés, l'orthographe du galicien n'étant pas fixée par l'école ni par des ouvrages normatifs.

L'auteur considère certains mots comme des mots anciens, alors qu'ils sont encore employés couramment (c'est le cas de *enteado* ' beau-fils ', s. v. 497 ANTENATUS, ou de arcabouzo ' carcasse ' s. v. 611 ARCA). Pourquoi noter *anal* ' annuel ' (s. v. 486 ANN(U)ALIS) comme forme savante et ne pas faire de remarque à propos de *auside* ' abside ' (s. v. 45 ABSIS, -IDIS) dont le *-d-* est conservé ? Parfois le sens donné aux mots n'est pas le plus courant ou il a pris un emploi spécialisé ; il faudrait toujours indiquer la signification la plus générale (par ex. *arquiña* — s. v. 611 ARCA — ne signifie que rarement, à

1. Cf. Joseph Piel, *De l'ancien* REW *au nouveau* REW, in *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes*, Strasbourg, 1961, p. 221-231.

quelques endroits précis, ' petite fenêtre avec une boîte où l'on déposait les enfants abandonnés ' et veut dire partout ' boîte, petit coffre '). Pour *trasabó* — s. v. 830 AVIOLUS, A — le sens de ' arrière-grand-père ', le même que pour *bisabó*, n'est pas juste, *trasabó* ou *trisabó* signifiant ' arrière-arrière-grand-père ', ainsi que l'indique le préfixe *tris-* par rapport à *bis*.

Quelques étymologies proposées sont discutables. Ainsi, pour ne prendre que trois exemples dans la lettre A : *alpe* ' mont, montagne ' ne doit pas provenir des *Alpes* (s. v. 379 ALPES), mais tant *alpe* que *Alpes* remontent, semble-t-il, à une ancienne base pré-romane (le dérivé *alpeiro* ' montagneux ' semble appuyer l'ancienneté du mot) ; *acaer* ' rimer, chanter en accord ' (s. v. ' 61 b' ACCANERE) ne doit pas venir de ACCANERE, le verbe *canere* n'étant pas représenté dans les langues romanes, mais de ACCADERE ' aller bien à quelqu'un, tomber à la bonne occasion ' (cf. 61 ACCADERE) ; *armilla* ' sorte de cotte qui s'ajuste au corps ' (s. v. 475 ANIMA) n'a certainement rien à voir avec *anima*, se présentant plutôt comme un dérivé de ARMA (la *cotte* était, comme on le sait, une pièce de l'armure qui protégeait le guerrier).

Ces quelques erreurs, ainsi que d'autres détails, pourront facilement être corrigés en vue de l'édition du dictionnaire complet, qui sera très utile à tous les romanistes s'intéressant directement ou indirectement à ces sujets. Ces romanistes seront reconnaissants à l'auteur d'avoir entrepris cette tâche périlleuse et pleine d'intérêt qui consiste à classer et à expliquer des matériaux aussi nombreux, pris dans le « mare magnum » encore chaotique des faits galiciens.

Maria José de Moura SANTOS.

Bernard M. POHORYLES, *Demonstrative Pronouns and Adjectives in Garin Le Loheren and Gerbert de Mez, Etymologie, Morphologie, Syntax and Comparison with five old French epic Poems and five old French Romans.* Pace College, New York, 1966, 293 pages. — Cette étude intéressante du pronom démonstratif dans *Garin le Loheren* et *Gerbert de Mez* est la première, selon l'auteur, à livrer une synthèse des faits morphologiques et syntaxiques qui en ont déterminé l'emploi au XIIe siècle. C'est ainsi qu'après avoir donné un résumé assez complet des théories émises jusqu'ici sur le démonstratif dans son évolution du latin au français, il propose un tableau d'emploi des formes qui apparaissent dans les deux œuvres, avec, pour chacune d'elles, le nombre d'occurrences dans les 31 412 vers que contient le manuscrit A, numéro 2983 de la bibliothèque de l'Arsenal.

L'auteur ne manque pas de dire que son livre, par sa partie statistique, apporte des éléments nouveaux dans l'étude des faits de grammaire propres à l'ancien français. En plus d'établir, en effet, le nombre d'occurrences de *cil* et de *cist* comme pronoms d'une part et comme adjectifs de l'autre, il effectue un calcul supplémentaire qui lui permet d'arriver à des proportions qu'il traduit en pourcentages. Ainsi, on apprend que dans les deux œuvres réunies, « cil » apparaît comme pronom dans 67,66 % des cas et dans 32,34 % des cas comme adjectif. Quant à « cist », 5,49 % des formes sont pronominales et 94,51 % adjectives. Il nous révèle un peu plus loin que les formes courtes sont employées 16,58 fois plus que les formes prothétiques (*icil*, *icist*). Mais l'auteur pousse plus loin son enquête en comparant les données de *Garin* et de *Gerbert* à celles des dix œuvres suivantes : *La Chanson de Roland*, *La Chanson de Guillaume*, *Girart de Roussillon*, *Raoul de Cambrai*, *Ansëys de Mez*, *le Roman de Tristan*, quatre romans de Chrétien de

Troyes, *Cligès*, *le Chevalier de la Charrette*, *Yvain* et *Le roman de Perceval*. Il énumère ensuite, avec leurs occurrences, les démonstratifs employés communément dans ces œuvres et dans les deux poèmes qu'il étudie. Il fait le compte, plus loin, des formes absentes dans *Garin* et *Gerbert*.

On attendait, après toutes ces opérations, une étude syntaxique révélatrice de l'état de la langue au XIIe siècle. Malheureusement, M. Pohoryles n'a pas su profiter des dépouillements qu'il a faits. Il s'est borné à énumérer, un peu comme l'avait fait M. Henri Yvon dans deux articles de la *Romania* (tomes LXXI et LXXIII), les cas syntaxiques et les nuances stylistiques qui déterminent l'emploi de *cil* et de *cist* comme pronoms ou comme adjectifs. Il aurait fallu effectuer la somme des occurrences pour chaque catégorie d'emplois, ce qui aurait dû mener à des épreuves de comparaison à l'aide desquelles l'auteur aurait déterminé les coefficients de corrélation. En y ajoutant les données des autres œuvres citées, il aurait été possible de saisir la marche de l'évolution du démonstratif à travers le XIIe siècle. De même, le fait que les formes prothétiques apparaissent surtout au début du vers ou après la césure ne nous apprend rien à leur sujet, si ce n'est qu'elles sont peut-être la marque de nuances stylistiques que l'auteur n'a d'ailleurs pas su définir. Cette étude garde quand même un intérêt certain pour ceux qui voudront entreprendre des recherches plus vastes sur l'évolution du démonstratif à travers les quatre ou cinq siècles dans lesquels *cil* et *cist* se sont opposés comme pronoms et comme adjectifs. Elle sera, en effet, un excellent index pour les douze œuvres dont il est question. Il reste aux grammairiens à expliquer la spécialisation de *cil* comme pronom, alignant ses terminaisons sur celles du pronom personnel, et celle de *cist* comme adjectif, trouvant sa sémiologie dans le démonstratif latin de la deuxième personne et employé en ancien français surtout dans le dialogue.

René LESAGE.

Univ.-Prof. Dr. Carl Theodor Gossen zum 50. Geburtstag am 30. September 1965, Moderne Sprachen, 9. Jahrgang, 2. — 4. Heft, April — Dezember 1965, Wien, 172 p. — A l'occasion du cinquantième anniversaire de son président bien méritant, le romaniste viennois Ch. Th. Gossen, l'association autrichienne des professeurs de langues vivantes a dédié trois fascicules de son organe « Moderne Sprachen » à des mélanges publiés en hommage au jubilaire. C'est avec le plus vif plaisir que les romanistes autrichiens et quelques-uns parmi les amis les plus intimes ont profité de cette occasion pour fêter, par leur collaboration, l'anniversaire de leur cher ami et collègue et rendre hommage à leur vénéré maître. Le recueil se compose de seize articles englobant par leurs sujets l'ensemble des langues et littératures romanes. Il s'ouvre sur une analyse stylistique de la veillée funèbre dans *Atala* par R. Baehr (Salzbourg), « Die Totenwache in Chateaubriands Atala » (p. 7-12), suivie d'un aperçu « Der portugiesische Dichter Luís de Camões und die älteren deutschen Romantiker » (p. 13-17), dans lequel le lecteur portugais de Vienne J. A. Palma Caetano expose la connaissance et l'estime que les frères Schlegel et L. Tieck ont de l'œuvre du plus grand poète portugais, puis de l'étude morphologique de F. Dimitrescu (Bucarest), « Sur certaines tendances de la formation des mots en roumain » (p. 18-24). G. Hilty (Zurich) illustre par un passage du *Grand Meaulnes* les « Strukturunterschiede zwischen französischem und deutschem Bewegungsausdruck » (p. 25-35), R. John (Vienne) évoque le sort des descendants de Dante

(« Die Nachkommen Dantes », p. 36-39) et E. Kanduth (assistante à Vienne) « Die legendenhafte Erzählung bei Dino Buzzati » (p. 40-48). Suivent les contributions de H. E. Keller (Utrecht), « Nyons Einfluß auf die westwaadtländischen Dialektverhältnisse » (p. 49-70), examinant la frontière entre les patois genevois et vaudois, de F. P. Kirsch (assistant à Vienne), « Zur epischen Dichtung Miquèu Camelats » (p. 71-79), et de A. Kuhn (Innsbruck), « Frz. sample » (p. 80-83), précisant l'origine et les sens de ce terme technique du tissage. A. Niculescu (Bucarest-Padoue) analyse en partant de l'it. *voi* le double emploi des pronoms de politesse (p. 84-100), H. Peter (assistant à Vienne) les dénominations italiennes du tender (p. 101-112), G. Plangg (assistant à Innsbruck) la tradition graphique dans les patois ladins de la Val Gadera (p. 113-121). Les « Reflexionen über langue und parole » (p. 122-133) par W. Pollak (Francfort) éclaircissent la théorie saussurienne d'un point de vue sociologique et philosophique, la contribution de G. Rabuse (Vienne) met en évidence l'importance fondamentale des étoiles dans Dante (« Die dichterische Funktion der Sterne in der Göttlichen Komödie », p. 134-50). Les deux derniers articles du recueil, par J. Sofer (Vienne) et A. Stefenelli (assistant à Vienne), donnent des remarques sur l'étude du latin vulgaire (p. 151-161) et sur le lexique de l'ancien français (autonomie de sa latinité par rapport à la langue moderne et divergences géographiques, p. 162-171).

Arnulf STEFENELLI.

Paul ROBERT, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française — « Le Petit Robert »*. Société du Nouveau Littré, Paris, 1967. — Quand on désigne un ouvrage non plus par son titre mais simplement par le nom de son auteur, c'est que cet ouvrage est parvenu auprès du public à la notoriété. Le nom propre fonctionne dès lors comme un nom commun et l'auteur ne peut plus être dissocié de son œuvre. Nous avions « le » Furetière, « le » Boiste, « le » Godefroy, « le » Littré, nous avons eu « le » Robert. Tout a été dit sur ce magnifique monument en six volumes. On en a loué la conception, l'architecture, la rapidité de la publication. Mais ce qui n'avait pas encore été vu, c'est qu'après un grand dictionnaire en vienne un petit qui ne soit pas la simple réduction du premier. Il existe un « Abrégé du Littré » comme il existe un « Lexique » tiré du Godefroy, mais le nouveau dictionnaire que nous signalons à l'attention des lecteurs s'appelle, lui, « Le petit Robert ».

Petit, il ne l'est que par comparaison avec son aîné, car il compte tout de même deux mille pages (contre cinq mille six cents) et cinquante mille mots figurent dans ses colonnes. Ce n'est pas un dictionnaire de poche ! Il se présente cependant en un seul volume, de format pratique, agréablement imprimé et d'une consultation aisée.

Il reste le « Robert », d'abord parce qu'il a été conçu par le même maître d'œuvre et réalisé par la même équipe, celle que M. Paul Robert avait constituée en 1959 pour l'élaboration de son dictionnaire et en particulier M. Alain Rey, secrétaire général de la rédaction, secondé admirablement par Mme Rey et M. H. Cottez. Il reste le « Robert » ensuite parce que la méthode qui fait l'originalité du grand dictionnaire a été conservée pour la réalisation du petit. Cette conception nouvelle d'un dictionnaire, non seulement alphabétique, mais également analogique, permettant, grâce au jeu des associations, toutes sortes de rapprochements, a contribué grandement au succès du « Robert » : c'est la preuve incontestable de sa valeur.

Il devient évident que le « petit Robert » n'est pas la simple répétition du grand quand on remarque d'abord, qu'un nombre assez important de mots, qui ne figuraient pas dans l'un, se trouvent dans l'autre — en vingt ans la langue a changé et de nouveaux mots sont entrés dans l'usage — ensuite que tous les mots traités sont transcrits phonétiquement, la grammaire présentée de façon différente, les étymologies et les datations mises à jour (la documentation chronologique est d'une grande richesse), enfin que des suppressions ont été pratiquées, soit dans le vocabulaire, soit parmi la masse des exemples, sans que toutefois quelque chose d'essentiel ait été sacrifié.

Dans la « Présentation du Dictionnaire », qui occupe les pages IX à XXI, M. A. Rey expose les principes qui sont à la base de cette réalisation. Cette présentation forme un exposé méthodologique de grande valeur par sa rigueur et sa lumineuse clarté : c'est un morceau de qualité. Quoi d'étonnant d'ailleurs ! Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'article si intelligent que M. A. Rey a écrit pour les *Cahiers de Lexicologie* (n° 6, « A propos de la définition lexicologique ») et pas davantage, assurément, celui de Mme Rey dans la même revue (n° 8, « La définition lexicographique : recherches sur l'équation sémique »). C'est bien le lieu de rappeler notre vieux proverbe lyonnais : « Un qui parle de son métier et qui le connaît, les autres n'ont rien à dire ».

Il est admirable que, parmi les dictionnaires qui déjà ont paru et qui paraissent encore, le « petit Robert » soit parvenu à garder une figure originale. C'est qu'il est, à la différence des autres, un dictionnaire de langue. Il est de plus un dictionnaire descriptif, historique et analogique.

Un point qui paraît intéressant c'est l'attention qui est accordée à l'environnement du mot. Le mot n'est pas considéré comme une unité isolée mais il est replacé dans un ensemble dont il tire son effet de sens. Les exemples, intelligemment classés, permettent de se rendre compte des combinaisons dans lesquelles le mot rentre et qui, par suite, déterminent l'acception dans laquelle il est pris. Il semble bien, enfin, que M. A. Rey et ses collaborateurs aient résolu de façon satisfaisante le difficile problème de la définition lexicographique.

Il est certain qu'entre le premier tome du « Robert » et le dernier, les auteurs ayant acquis la maîtrise de leur instrument, les progrès sont incontestables. Nous avons entendu M. A. Rey lui-même regretter qu'il ne fût pas possible, étant donné la construction de l'ensemble, de reprendre les premiers volumes. Il est vrai qu'un supplément viendra bientôt, car l'équipe est infatigable, atténuer ces regrets. Mais le « Petit Robert », lui, bénéficie à plein de l'expérience aquise par un long et difficile labeur.

Ce dictionnaire s'adresse à un large public, c'est-à-dire à tous ceux qui s'intéressent à la langue française — et ils sont nombreux, comme en témoignent les chroniques grammaticales de certains journaux — (Langue française, mon beau souci !), ceux qui désirent l'apprendre, les étrangers, ceux qui veulent la bien connaître, élèves du secondaire, étudiants et maîtres, ceux qui l'emploient par goût ou par profession, le grand public de langue française, c'est-à-dire non seulement les Français, mais les Canadiens, les Suisses, les Belges et tous les francophones du monde.

Le grand « Robert » a connu un succès éclatant. Il a frayé le chemin à son cadet, un bel enfant, bien venu et de bonne race. Inutile de souhaiter au « Petit Robert » un succès semblable à celui de son aîné, nous savons qu'il l'obtiendra.

Jean BOURGUIGNON.